

Le « good job »

Il fut un temps, ma belle-fille, américaine, utilisait à longueur de journée, l'expression « good job » quand l'un de ses bambins accomplissait avec succès un petit acte de la vie quotidienne. Par exemple quand l'enfant termine son repas – mange sans l'aide d'un adulte – réussi à mettre ses chaussons – empile ses cubes pour faire une tour ou un château – range sa chambre, etc...

Cette attitude est bien sûr louable, elle a pour objectif d'encourager l'enfant et s'inscrit dans le cadre du système éducatif anglo-saxon qui valorise plus systématiquement les jeunes que nous ne le faisons dans notre pays.

Comme il y a eu trois enfants l'utilisation répétée de ce « good job » - que l'on peut traduire par c'est bien, bon travail, bravo, je suis fière de toi - pouvait être considérée comme excessive.

Un peu rebelles à toute assimilation étasunienne ou Français irrémédiablement basiques mon mari et moi trouvions implicitement que « it's good » ou « it's fine » aurait été plus approprié. Aussi, et de manière très inconsciente, nous avons donné un autre sens à « good job ». Pour nous c'était « un bon travail » c'est-à-dire un job qui devait requérir les caractéristiques suivantes : bon salaire, sécurité de l'emploi, souplesse des horaires, proximité du domicile, pas de fatigue physique excessive, situé dans une région attrayante, intéressant mais avec une responsabilité limitée.

Nous trouvons, par exemple, que notre dentiste de Brétignolles peut entrer dans cette catégorie. Amateur de surf, il a tendance à ouvrir son cabinet en fonction des conditions météo pour s'adonner le plus souvent possible à sa passion. Je citerai aussi le cas de l'un de mes collègues du CNRS : sous prétexte qu'il « n'était pas du matin » il arrivait au travail à midi pour l'ouverture de la cantine. Moyennant quoi il restait travailler souvent tard le soir et, quand il y avait des astreintes (travail le week-end, en périodes de vacances, à Noël, à Pâques), il se portait toujours volontaire.

Constatons que les « good job » se dénichent plus particulièrement dans les professions libérales et dans la fonction publique. Mais ce n'est pas toujours le cas.

Il y a quelques années, pendant la période COVID, j'ai dû fréquenter le service hématologie de l'hôpital de La Roche-sur-Yon pour des problèmes de santé. Pendant 18 mois j'y ai rencontré régulièrement le médecin dont j'étais la patiente. C'est une femme que j'ai beaucoup appréciée. Elle avait, de mon point de vue, toutes les qualités pour exercer ce métier, rigueur scientifique, résilience émotionnelle, empathie avec ses patients, lui permettant d'instaurer spontanément un lien de confiance et, cela va sans dire, maîtrise d'une spécialité médicale en constante évolution.

Mon admiration a été telle que j'ai encouragé ma petite fille, qui a des velléités d'entreprendre des études de médecine, de se documenter sur cette spécialité qui me paraît enrichissante, et dans laquelle, me semble-t-il, on peut pleinement se réaliser.

Lors de ma dernière visite à l'hôpital, ma doctoresse m'a annoncé que nous ne nous reverrions plus car elle a fait le choix d'une demande de retraite anticipée. Depuis de trop nombreuses années elle se lève tous les jours à 5 h du matin pour prendre son service et elle m'a dit ressentir le besoin impérieux d'un autre espace de vie.

On peut comprendre, selon les critères développés ci-dessus, que son travail ne rentre pas du tout dans la catégorie des « good job ».

Aussi pour répondre à la question qui nous est posée, à savoir choisir un métier dans une autre vie, je suis perplexe. J'hésite entre un « good job » permettant d'exercer toutes sortes d'activités plaisantes, voire enrichissantes, en dehors d'un cadre professionnel et un métier nécessitant un investissement personnel qui peut être gratifiant et donner du sens à une vie.

Simone Nuzillat – Mars 2026